Quand j’ai eu 10 ans pour la deuxième fois

Isabelle Valero

Roman de suspense fantastique

Chapitre 1

Un rêve entre les jours

Le mardi soir, Vanessa avait voulu préparer un gâteau. Ce n’était pas un anniversaire. Elle avait simplement vu les œufs dans le réfrigérateur et pensé que l’odeur du chocolat ferait plaisir aux garçons.

Le saladier était resté sur le plan de travail.

Elle avait sorti le beurre, cherché le moule, puis ouvert le même placard trois fois. À la troisième, elle ne savait plus ce qu’elle cherchait. Une douleur remontait de son épaule à sa nuque. La recette était courte. Elle la lisait sans réussir à faire suivre un geste à l’autre.

Quand Étienne était entré, elle avait immédiatement commencé à ranger.

— Tu faisais quelque chose ?

— Non. Enfin, je voulais.

Il avait aperçu les ingrédients.

— On peut le faire ensemble.

Elle avait entendu : tu n’y arrives même plus.

Ce n’était pas ce qu’il avait dit. Elle le savait. Elle avait quand même remis les œufs au froid avec une brusquerie qui avait fait trembler la petite étagère.

— Laisse, je n’en ai plus envie.

Étienne avait gardé le moule dans les mains un moment. Puis il l’avait posé, soigneusement, pour ne pas faire de bruit. Ce soin lui avait fait plus mal qu’un reproche. Elle lui donnait l’impression qu’il fallait la contourner comme un meuble fragile.

Plus tard, Maxence avait demandé s’il restait quelque chose à grignoter.

— Il y aurait eu un gâteau si ta mère…

Étienne s’était interrompu.

— Si ta mère avait eu le temps, avait-il repris.

Personne n’avait protesté. Manuel avait ouvert un paquet de biscuits et l’avait déposé près d’elle, du bon côté pour qu’elle n’ait pas à tendre le bras.

Vanessa avait pris un biscuit. Elle l’avait tenu entre ses doigts jusqu’à ce qu’il se casse.

Tout le monde faisait attention à elle. Pourquoi se sentait-elle si seule ?

Dans la salle de bains, elle avait frotté une trace de farine sur sa manche. Il n’y avait pas de farine ; c’était le tissu usé. Elle avait frotté encore, puis relevé les yeux vers le miroir.

Une femme fatiguée la regardait. Elle avait reconnu le visage sans y retrouver celle qui, autrefois, montait une armoire en riant. Où s’était-elle perdue exactement ? À quel moment précis aurait-il fallu s’arrêter, parler, demander de l’aide autrement ?

Elle aurait voulu une date. Un jour qu’on puisse désigner du doigt : c’est ici que tout a dévié.

Il n’y en avait pas.

Derrière la porte, Étienne avait frappé doucement.

— Vanessa ?

Elle avait ouvert le robinet pour gagner quelques secondes.

— J’arrive.

Le soir, en se couchant, elle avait pensé au moule resté vide. Ce n’était qu’un gâteau. C’était peut-être pour cela qu’elle n’arrivait pas à expliquer sa peine : chaque chose, prise séparément, semblait trop petite pour justifier de ne plus pouvoir respirer.

⁂

À la bibliothèque, au moins, Vanessa savait où mettre les choses. Les romans à gauche, les albums au fond, les retours sur le chariot. Personne ne lui demandait de ranger sa vie avec la même efficacité.

Elle y venait bénévolement après son travail d'accompagnante d'élèves en situation de handicap. Elle aimait trouver le livre qui donnerait à un enfant l'envie d'en ouvrir un autre. Les jours où elle se sentait inutile, ce petit succès avait du poids.

À cinquante ans, elle avait un mari, deux fils et une maison à la campagne. Étienne était entré dans sa vie lorsqu'elle avait dix-huit ans. Ils avaient porté l'uniforme pendant dix ans, compté leurs pièces pour acheter des meubles, économisé pour leur mariage. Elle l'aimait toujours. Depuis quelque temps, cet amour semblait incapable de franchir la distance entre leurs deux places dans le lit.

Manuel avait vingt-cinq ans, Maxence vingt. L'un remarquait le paquet de biscuits qu'il fallait rapprocher ; l'autre trouvait une plaisanterie au moment où tout le monde s'apprêtait à se taire. Vanessa aurait voulu leur épargner ses journées difficiles. Alors elle disait que ça allait, puis s'épuisait à rendre la phrase vraisemblable.

Ses parents l'avaient laissée à sa grand-mère dès sa naissance. À douze ans, le foyer avait remplacé la maison. Depuis, elle avait appris à tenir, à travailler, à reprendre ses études jusqu'à ce bac décroché à trente-sept ans. Mais aucun diplôme ne lui avait appris quoi faire des absents, ni comment demander de l'aide avant de ne plus pouvoir se lever.

Les médicaments l'aidaient. Son dos la faisait souffrir. Certains soirs, elle allait jusqu'au téléphone pour appeler Alexandra, puis se rappelait pourquoi elle ne le pouvait plus. Elle revenait s'asseoir sans rien dire.

La veille, Étienne avait cherché sa main dans le noir. Elle avait eu envie de se blottir contre lui. Son corps s’était pourtant crispé avant qu’elle trouve les mots. Il avait retiré ses doigts.

Ce matin encore, elle ne savait pas comment lui expliquer qu’elle ne le repoussait pas, lui.

Ce mercredi-là, Vanessa arriva à la bibliothèque après une matinée difficile à l’école. Le garçon qu’elle accompagnait avait fini par poser son crayon et murmurer qu’il était « nul ». Elle s’était accroupie près de lui malgré la douleur qui tirait dans son dos.

— Tu n’es pas nul. Tu as besoin qu’on trouve une autre façon. Ce n’est pas la même chose.

Il ne l’avait pas crue tout de suite. Vanessa avait découpé l’exercice en petites étapes, attendu, recommencé sans soupirer. Lorsqu’il avait enfin écrit la phrase entière, le sourire de l’enfant avait éclairé son visage. Sur le chemin de la bibliothèque, elle avait continué d’y penser. Il existait des mots qui aidaient quelqu’un à se relever. Elle se demandait pourquoi elle n’arrivait pas à se les adresser à elle-même.

La responsable lui confia une pile de retours et partit préparer l’animation du samedi. Vanessa se mit au travail. Le froissement des couvertures plastifiées, le claquement discret du tampon et l’odeur de papier calmèrent peu à peu le tumulte dans sa tête.

Une fillette passa devant le bureau, son album serré contre elle.

— Je peux le reprendre ? demanda-t-elle. Je connais déjà la fin.

— Ça ne t’empêche pas de le relire.

— Oui, mais cette fois je vais prévenir le monsieur avant qu’il entre dans la forêt.

Vanessa sourit en tamponnant la fiche. La petite repartit avec la conviction que le personnage finirait par l’écouter.

Son téléphone vibra dans la poche de son gilet.

Étienne avait écrit : « Tu rentres bientôt ? »

Trois mots ordinaires. Pourtant, elle y entendit aussitôt la dispute de la veille.

Ils s'étaient couchés dos à dos. Étienne lui avait reproché de ne plus le laisser approcher. Vanessa avait tenté de lui expliquer que son refus n'était pas dirigé contre lui, mais les phrases s'étaient mélangées à la honte. Il avait fini par dire qu'il ne savait plus comment l'atteindre. Elle avait regardé le mur sans trouver de réponse, tandis que chaque silence semblait confirmer ce qu'il redoutait.

Elle tapa : « Oui, je termine les retours. »

Son pouce resta au-dessus de l'écran. Elle ajouta : « Je t'aime. » Puis elle effaça les trois mots. Ils lui semblèrent soudain trop faciles, presque mensongers, non parce qu'elle ne les pensait pas, mais parce qu'ils ne suffiraient pas à réparer ce qu'elle n'arrivait plus à montrer.

Elle envoya seulement la première phrase.

Étienne lut le message presque aussitôt. Aucun autre ne vint.

Vanessa rangea son téléphone et termina les retours. Dès que le chariot serait vide, elle rentrerait. Elle parlerait à Étienne. Devant le dernier rayon, pourtant, elle ralentit. Quelques minutes encore. Le silence n’était troublé que par le froissement d’une page et le bourdonnement lointain de la circulation.

Elle prit au hasard un roman, lut la quatrième de couverture sans en retenir un mot, puis le remit à sa place. Une migraine commençait derrière son œil gauche. Dans la vitre qui séparait la salle de lecture du petit jardin, elle aperçut son reflet : épaules rentrées, visage fatigué, silhouette qu’elle s’efforçait d’éviter dans les miroirs.

Elle détourna les yeux.

Un bruit sec déchira soudain l’atmosphère.